

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNÉE, N° 236—SAMEDI, 10 NOVEMBRE 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIETAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



SALON DE 1888. — ALERTE! — TABLEAU DE M. COGHE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 10 NOVEMBRE 1888

SOMMAIRE

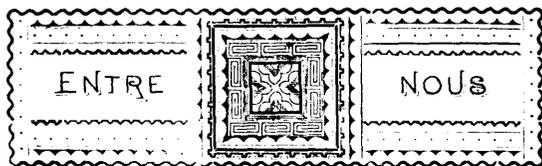
TEXTE : Entre-Nous, par G. Désaulniers. — Les espérances de la mort, par Jules St-Elm. — Poésie, par A. Poisson. — Nos gravures. — Le comte de St-Réal. — Encore les servantes, par Hermance. — Mon premier amour. — Primes du mois d'octobre. — Rapidité des années. — Usages et coutumes. — Carnet de la cuisinière. — Choses et autres.

GRAVURES : Salon de 1888 : Alerte. — Vue de Lourdes. — Portraits : Le comte de St-Réal ; M. Z. Benoit.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



C'EST une grande figure que celle de M. Rameau de St-Père, et ce n'est pas sans une profonde émotion que j'ai constaté avec quel sentiment d'enthousiasme et de reconnaissance nous lui avions rendu hommage.

Certes, l'auteur de la *France aux colonies* soit qu'il rêve sur les rives sinuées de la Seine ou qu'il côtoie les plages de notre majestueux fleuve, est chez lui, et nous aurons toujours dans chaque foyer une place pour cet ami qui nous a révélé à l'Europe et à nous-même.

En dehors de ce caractère particulier qui nous le fait aimer, M. Rameau est un penseur, un philosophe, et ces discours sont remplis de cet esprit chrétien où le catholique se montre sincère et le français civilisateur.

* * J'ai assisté samedi soir au banquet qui lui a été offert sous les auspices de la société St-Jean-Baptiste principalement, et j'en suis revenu avec une idée nouvelle au cerveau et un affection de plus au cœur. L'idée, notre illustre visiteur l'a développée avec une merveilleuse érudition, avec infiniment d'esprit et avec une éloquence qui, sans être emphatique, n'en créa que plus d'impression. L'affection a pris racine en moi en l'entendant parler de notre pays, en termes si chaleureux et si ouverts.

J'étais reconnaissant envers ce vieillard qui, sous les dehors d'une bonhomie apparente, a donné à nos hommes politiques présents, et avec ce tact qui caractérise chacune de ses phrases, des conseils pratiques et des leçons dont ils profiteront, je l'espère.

"C'est la politique, a-t-il dit, qui sème la division parmi vous et qui donne naissance à des irritations malheureuses.

"Restez unis pour être forts et pour accomplir dignement la mission que la Providence vous a assignée sur ce sol d'Amérique."

Mais je n'osais pas d'analyser son discours. Sous ma plume, cela serait trop aride. Je rappellerai cependant quelques unes de ses paroles. "J'espère, disait-il, que rien ne troublera la bonne et harmonique sympathie qui grandit tous les jours entre la France d'Europe et celle d'Amé-

rique. J'espère que tout viendra contribuer à maintenir et à accroître les relations morales et matérielles qui sont nées et qui se développent encore entre les deux pays. J'espère que de même l'union régnera entre la France d'Europe et celle d'ici. Vous saurez tous, de côté et d'autres, surmonter par de nouvelles condescendances les petits dissentiments qui peuvent survenir. Un esprit de concorde et de paix vous permettra d'appliquer toutes vos forces à l'accomplissement de votre destinée.

"C'est dans ces sentiments et dans ces idées que je formule pour vous les vœux suivants : Restez Canadiens, c'est dans la tradition de votre passé. Restez bons chrétiens, c'est dans la tradition de l'Eglise catholique que vous avez trouvé votre organisation et votre force. Peuplez le pays que la Providence vous a départi ; soyez unis, vous soutenant les uns les autres, au dedans comme au dehors ; ne perdez jamais de vue, dans votre vie journalière, la mission qui vous incombe, afin d'y trouver la force de subordonner les intérêts inférieurs et les discussions secondaires à l'accomplissement de cette grande œuvre que vos pères ont commencée et qu'ils ont léguée à la postérité."

* * Ces bonnes paroles ont trouvé un écho fidèle dans le cœur de toutes les personnes présentes.

Depuis qu'il est au milieu de nous, M. Rameau a pu se convaincre par lui-même que nous n'avons pas dérogé à la mission que nous avons accepté de remplir, dans le berceau même de notre colonie, lorsque, pour la première fois les compagnons de Cartier ont planté sur notre sol cette croix qui, par la suite, n'a pas cessé un seul instant d'exercer son influence divine sur les destinées du Canada.

Qu'il se reporte à trente ans en arrière et qu'il considère le chemin parcouru : un million de Canadiens s'emparant pied par pied de la grande région de la Nouvelle-Angleterre ; le Nord conquis par la hache hardie de nos défricheurs et alimentant une race au cœur fort et vaillant ; ces grandes voies ferrées reliant la vallée du lac Saint-Jean à la vallée de l'Ottawa.

Un peuple qui, au milieu d'obstacles sans nombre, en butte sans cesse aux empiètements d'une race nouvelle s'efforçant par des persécutions odieuses d'entraver sa marche civilisatrice ; obligé, à de certains moments, d'envoyer rouler sur l'échafaud ses plus nobles têtes afin de recouvrer ses libertés menacées, un peuple, dis-je, qui, malgré toutes ces difficultés, parvient au rang qu'il occupe aujourd'hui, doit inspirer confiance, et certes je ne doute pas que M. Rameau nous en a donné, dans son cœur comme dans ses paroles, un témoignage éclatant.

Quant à ce qui regarde nos luttes politiques, je trouve que ses remarques sont pleines d'actualité, et je recommande à bon nombre de nos hommes publics de profiter de la leçon.

* * On a transporté, il y a quelques jours déjà, de l'église de Notre-Dame de Pitié à la communauté de Villa-Maria, sur le flanc sud-ouest de la montagne, les restes mortelles de l'illustre fondatrice de la Congrégation de Notre Dame, la Sœur Marguerite Bourgeois.

Cette translation des cendres de celle dont le procès en béatification est institué à Rome, s'est faite sans bruit et sans ostentation.

Parler de la Sœur Marguerite Bourgeois, c'est évoquer un des plus grands noms de notre histoire ; c'est rappeler les angoisses terribles par où sont passés les premiers colons de Montréal, dont la fondation remonte, comme on le sait, à 1642.

Sœur Bourgeois a survécu au pieux et brave M. de Maisonneuve, dont elle était le bon génie.

Un témoin oculaire écrivait au sujet de ses funérailles : "Il n'y a jamais eu tant de prêtres ni tant de religieux dans l'église de Montréal qu'il n'en est venu aux obèques de la sœur Bourgeois, le concours du peuple a été extraordinaire et si les saints se connaissaient comme autrefois on dirait demain la messe de Sainte-Marguerite du Canada."

Près de deux cents ans se sont écoulés depuis que ces lignes ont été écrites, et voilà que le vœu formulé par cet écrivain est prêt de se réaliser.

Espérons en effet, qu'avant peu il nous sera permis de rendre un culte public à celle—on me pardonnera si j'anticipe sur les décisions de Rome—qui fut sainte et par le cœur et par l'esprit.

* * Il paraît que mes remarques touchant le dernier conciliabule de l'*Alliance Evangélique* n'ont pas été du goût de ses membres. Tant mieux, et je n'espérais pas avoir atteint si bien mon but.

Si je remets encore ces bons messieurs sur le tapis, c'est parce que j'ai appris qu'ils avaient envoyé pétitions sur pétitions à Ottawa, dans le but de demander le désaveu du bill des Jésuites.

Rappelons d'abord que la loi de la dernière session qui a réglé la question des biens de la Compagnie de Jésus, accordait \$60,000 aux protestants à titre de compensation.

Pourquoi cet octroi ?

Voilà ce que je n'ai jamais compris et ce que je ne comprends pas encore.

Je n'ai jamais été d'opinion qu'un voleur qui restitue l'objet volé avait le droit de disposer du tiers de sa valeur, comme bon lui semblait.

Cependant, j'ai lieu de croire que les intentions du Parlement étaient bonnes, et elles l'étaient en réalité.

On voulait se montrer généreux envers la minorité, et par des concessions dont je ne discuterai ni la valeur ni l'opportunité, rétablir l'harmonie entre les différentes races dont se compose notre population.

Mais voilà que les protestants demandent aujourd'hui le renvoi de cette loi, c'est-à-dire qu'ils désirent tout simplement qu'on leur retranche la compensation de \$60,000, afin de satisfaire leur rage contre les Jésuites.

Mon Dieu ! que le fanatisme est une chose bête et qu'il engendre bien des absurdités !

Dans cette occurrence, si j'étais le gouvernement, puisque les faveurs qu'il fait aux protestants sont reçues de cette manière, j'amenderais la loi de façon à leur retrancher l'octroi.

Ce ne serait que juste et raisonnable.

Pourquoi diable faire avaler aux enfants de la bouillie malgré eux !

* * On chanssonne Boulanger. Sous ce titre : *Il est partout*, Albert Millaud, du *Figaro*, lui consacre la boutade qui suit.

On ne manquera pas, j'en suis sûr, de lui trouver de l'esprit.

Il est partout. Il est au pays de la bise.
Il est dans les déserts traversés par Cambyse,
Il est loin, au delà des mers, vers le ponant.
Il est près, dans un coin perdu du continent,
Tourne-toi vers le Nord et tu l'y verras poindre,
Marche vers le Midi, tu pourras le rejoindre.
Va-t-en vers les rochers de Carybde et Sylla,
Tu le verras. Descends vers l'Afrique. Il est là.
Perds-toi dans les grands monts, et pareil à l'aurore,
Tu le verras paraître ainsi qu'un météore.
Parcours le val fleuri ; l'œil charmé tu verras
Le vertige d'un pas glorieux. C'est son pas.
Ouvre un journal, lis une poésie,
Reçois un télégramme émané de l'Asie.
De l'Amérique ou bien des îles-sous-le-Vent
Et tu liras son nom. Dans le soleil levant
Il est comme un rayon, il est dans l'astre pâle
Qui la nuit sur nous verse une lueur d'opale,
Il est dans le nuage et l'œil le reconnaît.
Dans l'étoile qui brille et dans la fleur qui naît
Il est dans l'herbe fraîche et dans l'eau qui murmure.
Il est dans le feu vert et dans la gerbe mûre,
Il est dans l'air, il est dans le vent frais et doux,
Qui caresse nos fronts en passant près de nous,
Oh ! ne demandez pas qu'elle est sa résidence,
Il est partout, vous dis-je, et si la Providence
Voulait prendre un congé, pour contenter son goût,
Il la remplacerait lui-même étant partout.
L'homme au travail le sent autour de lui qui plane,
Il est avec le bon comme avec le profane.
Il est partout, partout, constamment passager
C'est donc le bon Dieu ? Non ! c'est Monsieur Boulanger.

* * Il y a une chanson qui dit :

Chrétiens, faites l'aumône,
Faites la charité.

Eh bien ! l'occasion ne manque pas dans notre pays, surtout cet automne où les denrées sont plus chères que dans une autre saison.

Je vous recommande spécialement le grand dîner qui aura lieu à l'Asile Nazareth, le 14 novembre prochain.

Ce sera de l'aumône qui vous portera intérêt.

* * En ma qualité de journaliste, j'ai assisté

lundi dernier à la condamnation à mort portée contre Kehœ, le meurtrier de Connolly.

J'avoue que la scène, toute solennelle qu'elle fut, ne m'a pas laissé une impression bien pénible.

Quand un homme travaille toute sa vie à filer la corde qui le pendra, il est tout juste qu'il finisse par s'en servir.

Je suis un peu de l'opinion d'Alphonse Karr qui s'écriait en 1840 : "Je suis contre la peine de mort, mais que messieurs les assassins commencent."

C'est une réflexion qui ne manque pas de philosophie.

Si ce pauvre Kehœ avait partagé la manière de voir de l'auteur des *Guêpes*, il n'aurait pas aujourd'hui la perspective du gibet le 14 décembre prochain.

Je lui souhaite, cependant, que Dieu lui donne le paradis pour ses étrennes.

. Un vieillard, jadis très riche mais que des revers de fortune avaient abattu, en était réduit à corriger les épreuves d'un journal.

Comme quelqu'un lui en faisait la remarque, il répondit :

— Mon cher, les épreuves m'ont corrigé, maintenant c'est moi qui les corrige.

G. DESAULNIERS.

LES ESPÉRANCES DE LA MORT

(PENSÉES PRATIQUES DU MOIS DE NOVEMBRE)

O mort ! où est ta victoire ?
O mort ! où est ton aiguillon ?



ADMIRABLE, mille fois admirable la religion qui console ainsi ! Sois donc bénie par tous les hommes, ô sainte foi catholique ! a écrit, dans une de ses plus belles pages, le vicomte Walsh, écrivain distingué et catholique convaincu.

En effet, n'est-elle pas sublime d'espérer la croyance sacrée qui nous autorise à jeter à la face de la mort, cet ennemi terrible, un aussi terrible défi ? Oui, la mort est domptée, oui la mort a perdu toute sa malice ; le chrétien a vaincu par la Foi et la Prière ; c'est à bon droit qu'il demande raison à son adversaire terrassé... Pour le croyant, en effet, qu'est-ce autre chose que la mort, sinon une naissance nouvelle et sans pareille, la naissance à l'immortalité !

Le temps est venu où l'Eglise, notre mère, va offrir à notre méditation ces consolantes pensées. Elle qui ne laisse aucune douleur sans soulagement, aucun deuil sans espérance. Elle veut nous remettre en mémoire le souvenir de nos morts en nous rappelant qu'une prière fervente et continue est le plus bel hommage d'estime et d'amitié que nous leur puissions offrir, à l'occasion de leur fête anniversaire. Car, en effet, ce sont bien les fêtes anniversaires de la mort, s'il est vrai que la mort aussi puisse avoir ses fêtes, ce sont bien elles qui nous arrivent avec novembre.

Novembre !... le mois au sinistre cortège, le mois du deuil et du souvenir.

Voyez la ronde folle des feuilles mortes qui tourbillonnent un instant dans la rafale, puis s'en vont joncher le sol durci de leur jaune dépouille ; écoutez les éléments plaintifs de ces troupeaux, s'éloignant avec tristesse de leurs gras pâturages et cherchant un abri contre la bise et les pluies torrentielles de l'automne ; écoutez les sifflements lugubres du vent dans les vieux clochers à jour et les arbres dépouillés de nos grandes forêts ; prêtez l'oreille à ces vagues murmures qui s'élèvent au sein de la nuit et jettent le trouble dans l'âme : n'est-ce pas que tout, dans la nature, chante un hymne de mort ?...

« Et le soir, comme le dit encore l'auteur du *Tableau poétique des fêtes Chrétiennes*, le soir, pendant que chaque famille reste rassemblée devant le foyer domestique qui a repris sa flamme et sa douce chaleur, on entend descendre des tours et clochers et se mêler au premier silence de la nuit, des tintements funéraires : c'est la voix des trépassés qui demandent que les vivants prient pour eux. »

Refuserons-nous de les entendre, ces voix d'outre-tombe, et de répondre à leurs appels fraternels ? Oh ! non, Dieu nous en garde ! Pareille dureté de cœur n'existe pas chez le bon chrétien,

chez le vrai catholique. Que demandent-ils de si difficile à notre amitié, à cette affection dont nous leur avons tant de fois, lorsqu'ils vivaient, renouvelé l'assurance ? Rien de bien difficile, vraiment, rien même que d'agréable tant à notre amitié qu'à notre foi. Ils nous rappellent, par ces accents attendris qui ont fait résonner les échos de nos cœurs, ils nous rappellent la faculté que nous avons, nous, pauvres exilés de la terre, de hâter, par de ferventes prières, leur entrée si ardemment désirée dans le sein d'Abraham. Ils implorent de nous, qui peut-être leur devons tant, ce bienfait suprême, le plus beau témoignage d'affection qu'il soit permis d'attendre du meilleur des amis, ce bienfait d'une participation anticipée à cette vie en Dieu, qui commence au sortir des prisons du purgatoire pour ne finir jamais !

Prions donc, puisque la prière est, tout à la fois, si facile et si puissante, prions beaucoup pour nos morts, prions en toute sincérité d'âme, en songeant qu'elle est bien vraie cette pensée : « la foi et la prière sont plus fortes que la mort, puisqu'elles peuvent la changer en vie ! »

Prions pour nos morts : saurions-nous nous montrer insensibles quand tout, dans la nature, a semblé s'émouvoir ? N'allons pas, par une coupable négligence, détruire cette opinion favorable qu'ont toujours eue du catholicisme les adversaires mêmes de notre religion, à savoir qu'il a des solennités qui parlent au cœur.

Entrons donc tous, entrons pleinement, en ces jours de commémoration et de prière, dans les desseins de notre sainte mère l'Eglise, et nos hymnes de deuil se changeront bientôt en des chants de réjouissance. Prions pour nos morts, combattons pour ces frères bien-aimés, de l'Eglise souffrante, avec l'arme invincible de la prière qu'il ne leur est pas permis d'employer pour eux-mêmes. Combattons vaillamment et sans relâche ; la justice divine se laissera vaincre, c'est Dieu lui-même qui l'a promis !

J'ai écrit nos morts et je le répète : car, en effet, qui d'entre nous n'a pas ses morts particuliers à pleurer ? Celui-ci, c'est un père qu'il ne peut oublier ; celui-là, une mère dont il garde précieusement le souvenir chéri ; cet autre, un parent, un ami tendrement aimé. O mort ! où sont ceux qui n'ont pas connu l'amertume de tes coups !

N'est-ce pas toi qui as frappé ce jeune couple, au sein des premières joies de l'hyménée ? N'as-tu pas arraché, sans pitié, des bras de ce père et de cette mère éplorés, le fruit unique et profondément affectionné de leurs pures amours ? N'est-tu pas entrée, à l'improviste, surprendre ce riche, cet heureux du monde, dans l'ivresse de ses plaisirs ; n'es-tu pas venue chez ce puissant, le ravir aux honneurs dont il s'entourait ? N'as-tu pas privé de l'époux de son choix la douce fiancée ; cet infortuné, qui va pleurant, de la seule femme qu'il avait jugée capable de lui faire trouver, d'abord, le ciel sur la terre, puis le vrai ciel du bon Dieu ? N'as-tu pas ravi, enfin, à ce vieux père, le fils qu'il aimait tant et qu'il considérait à bon droit comme l'espoir de sa vieillesse ?... Qu'elles sont désolantes ! qu'elles sont multipliées tes sinistres visites, ô mort, terrible mort !

Pour nous, chrétiens, nous que la foi console, sachons nous ménager au moins, pour calmer la souffrance, l'infinie satisfaction d'avoir été utiles à nos morts, de les avoir poursuivis de nos bienfaits jusque dans l'autre vie, leur rendant par nos prières un service aussi signalé qu'ils étaient en droit de l'attendre d'une fidèle amitié.

Prions, et lorsqu'aura lui pour nos morts le jour de la délivrance, avec eux nous pourrions nous réjouir. Novembre, alors, ne sera plus pour nos cœurs un mois de tristesse, mais de joie sainte et consolante !

Avec le contentement d'un devoir accompli, l'espoir qui fait vivre renaitra dans nos âmes ; nous bénirons le Dieu de justice et de miséricorde, répétant, pour chasser bien loin de nous les pensées tristes de la mort, ces consolantes paroles :

O mort ! où est ta victoire ?

En la sainte Eglise.



PENSÉE DE NOVEMBRE

On se disperse dans la vie,
On se rassemble dans la mort
Qui sous la terre nous convie
Et nous y couche sans remord.

Qu'importe la route suivie
Et l'éclat passager du sort !
Il vient un jour où l'on envie
Le repos de l'ami qui dort ;

Qui dort là bas au cimetière
Sous l'indifférence et la pierre
Hélas ! deux fois enseveli,

Et dont la poussière sans doute
Dans l'éternel silence goûte
Des vivants l'éternel oubli !

Novembre 1888.

ADOLPHE POISSON.

NOS GRAVURES

ALERTE !

DARMI les tableaux de genre qui ont figuré en trop petit nombre au Salon de cette année, la composition de M. R. Goghe, élève de Cabanel, est une des mieux réussies et des plus plaisantes.

Si, comme l'a observé Balzac, les soldats français passent pour subordonnés de bonnes d'enfants, ils cherchent aussi volontiers à se mettre dans les bonnes grâces des cuisinières.

Quoique l'ordinaire du troupière soit un peu amélioré, il est certain qu'un bouillon réconfortant, accompagné d'une bonne bouteille de bordeaux, ne sont point sans agrément.

Ce festin offert à son pays, la cuisinière l'a prélevé sur ses maîtres ; cela fait partie de ses petits bénéfices et rentre dans la danse de l'anse du panier.

Mais, alerte ! voici monsieur et madame qui rentrent ! Oh ! les trouble-fête ! Viendront-ils, ne viendront-ils point jusqu'à la cuisine déranger l'heureux repas ?...

Victoire, appuyée contre la porte, écoute, anxieuse....

LA FRANCE PITTORESQUE : VUE DE LOURDES

Nous publions aujourd'hui plusieurs vues de Lourdes, dessinées d'après nature et reproduisant divers sites qui n'avaient pas encore été traités par le crayon.

La ville de Lourdes est, comme on le sait, située dans les Hautes-Pyrénées, sur le gave de Pau, au sud des Tarbes et au nord d'Argelès. C'est une des plus pittoresques des Hautes-Pyrénées et de toute la France ; elle a été visitée par tous les touristes qui vont à Luz, Saint-Sauveur, Gavarnie ou Canderets : mais elle doit surtout sa célébrité aux innombrables pèlerinages dont elle est le centre.

Tous les ans, des *trains de pèlerinage* s'organisent dans toutes les parties du monde à destination de Lourdes. Parmi les exercices de dévotion publique auxquels se livrent les pèlerins, il faut mentionner particulièrement les processions aux flambeaux, qui ont lieu à la tombée de la nuit.

On a vu jusqu'à vingt mille pèlerins former un immense cortège du plus étonnant effet. Tous chantent des cantiques, et chacun tient en main un cierge allumé, dont la flamme est protégée contre le vent par un entonnoir de papier.

Du haut de la roche Massabielle, on a sous les yeux le spectacle fantastique d'une véritable rivière de feu serpentant en ondulations multiples autour de la colline dans laquelle est creusée la grotte miraculeuse.

Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médissent. — LA ROCHEFOUCAULT.



FRANCE : VUES DE LOURDES.—1. Grotte de la roche Massabielle.—2. La roche Massabielle.—3. Place de la Vierge et vue de la Basilique.—4. Le quai du Gave, près de l'entrée de la grotte.—5. Chute du Gave et couvent des Clarisses

PREMIO-RÉAL

Un tragique événement, qui a fort ému la haute société québécoise, est arrivé mercredi, 17 octobre, à quatre heures du matin.

Le consul-général d'Espagne à Québec, le comte de Premio-Réal, dont les affaires financières, depuis quelque temps, étaient très embarrassées, s'est suicidé, en se faisant sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

Antonio Jose De La Valle, comte de Premio-Réal, est né à Xérès, province de Cadix, ancienne Andalousie, dans les premiers jours d'août 1840.

Son nom de famille, qui est *De La Valle*, apparaît dans les registres de la noblesse d'Espagne dès l'année 718. Le comté de Premio-Réal appartient aux *De La Valle*, depuis quatre générations. Le comte de Premio-Réal était, en outre, l'héritier du comté de Saint-Antoine de Vista Alegre, et il avait été, autrefois, un des prétendants au duché de Regla.

A l'âge de dix-sept ans, le comte embrassait la carrière diplomatique et entraît au ministère des affaires étrangères,

Il a servi en Europe, en Afrique, deux fois en Asie et deux fois en Amérique. Il était consul-général d'Espagne pour toute la Confédération du Canada et les possessions britanniques et françaises du Nord de l'Amérique, depuis 1874.

Très instruit, le comte de Premio-Réal avait publié, sous le nom de plume *Fiel-dat*, plusieurs ouvrages écrits dans les quatre langues espagnole, française, anglaise et italienne.

Il est aussi l'auteur de quelques compositions musicales qui lui font certainement honneur.

Le comte de Premio-Réal était maître-ès-arts, ingénieur civil, chef supérieur honoraire de l'administration civile d'Espagne, grand officier d'Isabel et du Nishan, commandeur de la Conception; il était, de plus, porteur de huit décorations et membre de dix-huit sociétés savantes

RAOUL DE TILLEY.

ENCORE LES SERVANTES

Il y a quelques mois, l'an dernier même, je crois, un grand journal accusait un autre grand journal de *sentir la cuisine*, par ce que ce dernier se prêtait aux maîtresses de maisons et aux domestiques alternativement, répandant à tour de rôle leurs innombrables griefs les unes envers les autres, et *vice versa*.

Certes! je ne voudrais pas être cause qu'on retournât le même compliment au MONDE ILLUSTRÉ, si pimpant dans sa toilette toujours fraîche, si gracieux avec ses gravures choisies et son papier de luxe, mais je ne puis résister au désir de faire entendre à mes lecteurs, peut-être ennuyés d'un sujet pourtant si inépuisable, l'étonnante chose, le mot surpassant tous les autres mots tombé des lèvres pincées d'une de ces futures grandes dames, qu'on ose encore appelées *servantes* aujourd'hui—triste classe de bipèdes dont l'humanité est affligée.

Parmi tous les ridicules qui assiègent le dix-neuvième siècle, c'est là je crois le plus extravagant, le plus impossible et le plus propre à exci-

ter l'hilarité la mieux contenue parmi la mêlée d'observateurs qui regardent faire, spectateurs sensibles de la galerie qui siffle ou applaudit. Si je m'amuse aussi des hauts cris que jettent les maîtresses de maison—maintenant que je ne le suis plus—c'est que l'expérience m'a appris que pour être bien servi il faut *se servir soi-même*: et je ne me plains pas du tout du principe adopté. Je tremble plutôt de voir revenir l'heure où je devrai abdiquer ma volonté, mes aises et toute la liberté que j'aime, pour me livrer poings liés, sans arme et sans défense, à celles-là qui, sous prétexte de nous servir, extorquent notre argent et nous font passer par le plus désagréable des enfers.

J'en arrive ainsi à ce que je voulais vous dire. Une de mes parentes, probablement comme toutes les personnes dont le train de maison ne permet pas de se passer de servantes, a le tort immense de trop bien choyer les siennes. Il résulte de ce fait que par moment son autorité s'efface devant celle de mademoiselle sa cuisinière ou de

et d'autres et presque convenues, lorsque celle-ci se rappela qu'elle avait oublié une question to *which she expected madam would have no objection*.

Ma parente, décidée à tout plutôt que de s'en retourner chez elle sans servante, allait promettre encore, lorsque ces mots épatant résonnèrent à son oreille:

—Vous avez un piano?

—Pi-a-no? répéta mon amie lentement. Peu versée dans la langue de Shakespeare, elle croyait avoir mal compris et se demandait avec étonnement à quoi cette fille en viendrait.

—J'aime beaucoup le chant et la musique, continua la première, toujours en sa langue maternelle, pourrai-je pratiquer une heure par jour? Franchement, je voudrais pouvoir vous laisser me dire que j'invente, que j'arrange à ma façon une histoire invraisemblable, je ne le puis pas.

Je puis vous présenter la personne qui a vu de ses yeux la fille, plus gênante que gênée, et entendu de ses oreilles la phrase qui me fait venir

vous ennuyer aujourd'hui. Voyez-vous bien maintenant l'aise que prétend avoir cette domestique? Elle l'aura, plutôt elle l'a, car je suis sûre que déjà elle est casée; qu'elle est logée, nourrie, blanchie, qu'elle a ses douze piastres par mois—en sus de l'usage du piano!

Qui nous dit qu'elle n'a pas son jour et une place d'honneur au salon quand viennent les réceptions de madame?

L'imagination ne doit pas s'arrêter là; les exigences de la gent qui sert dépassent toute conception.

.

En conséquence, voici un conseil que me suggèrent ces tristes choses que l'on voit se renouveler chaque jour.

A toutes les jeunes filles gagne-pain dont l'instruction est développée, soignée, obligées de chercher un travail en rapport avec les aptitudes nées de leur éducation délicate, à toutes je dirai consciencieusement: **PAUVRES** amies, laissez là les factures des grandes maisons commerciales, laissez là les affreux grimoires qu'il vous faut déchiffrer, copier, laissez là toute cette besogne assidue à laquelle votre santé s'étirole, qui fait vos yeux s'entourer d'un cercle de bistre, qui vous fait pâles, qui vous tient chétives, fluettes; écoutez-moi, prenez du service!

Quoi! vous vous indignez! Et vous travaillez toute une semaine, tout un mois pour toucher quelques piastres,

vous, femmes instruites, quand la fille la plus roturière, la plus négligée, la plus grossière, compte deux fois le salaire que vous avez? Quoi! vous vous indignez, et la servante est mieux chaussée, mieux gantée, mieux coiffée que vous! Vous vous indignez quand, courbées tout le jour sur un méchant *ledger*, ou ampillant correspondance sur correspondance, ou encore comptant dans la caisse d'un gros bonnet la fortune ronde qui lui arrive, votre travail est rude et mercenaire, tandis que celui de la domestique est doux et facile!

Que rapporte l'instruction par le temps qui court? Le ratelier est à celui qui sait le mieux jouer des coudes et qui a le plus de toupet.

Prenez du service, mes amies, prenez du service! Soyez cuisinière, femme de chambre ou bonne d'enfant, la position est lucrative encore,



LE COMTE DE PREMIO-RÉAL, consul-général d'Espagne à Québec, suicidé.

madame sa femme de chambre, non moins digne sujet.

L'autre jour, à bout de patience, elle résolut d'en finir, de renouveler complètement son personnel de domestiques, de prendre *tout du neuf*; et, joignant l'action à la parole, la voilà par les rues stationnant sa voiture à la porte de tous les bureaux d'agence.

Elle en avait déjà parcouru une demi-douzaine et interviewé—puisque le mot est français—une quinzaine de personnages distingués et distinguables, subit elle-même autant d'interrogatoires très minutieux, lorsqu'enfin elle fut saisie d'un sentiment de satisfaction entière: elle avait trouvé la perle qu'elle cherchait! C'était une anglaise, longue, précise, une cuisinière qui ne ferait rien autre chose que la cuisine, va sans dire. Cependant, les conditions étaient posées de part

Au lieu de rentrer chez vous, après chacune de vos journées, brisées de fatigue, d'ennuis, de contrariétés, que font naître les patrons souvent despotiques, brusques ou sans égard, vous couleriez une existence presque rose.

Vous reprendrez vos couleurs, vous deviendrez toutes joufflues, toutes belles. Vous travaillerez ou ne travaillerez pas, selon vos dispositions du moment; vous donnerez des ordres mais ne souffrirez qu'on vous en impose. Vous sortirez souvent, beaucoup, et vous ne rentrerez que longtemps après l'heure, si le plaisir vous en semble bon. Pour être plus brève—je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer tous les avantages de la position—vous ferez tout ce que vous aimez, rien de ce qui ne vous plaît pas; et il vous restera encore des loisirs pour cultiver vos talents musicaux—si le ciel vous en a donné.

M. Zéphirin Benoit

M. ZÉPHIRIN BENOIT



LE NOUVEAU CHEF DE LA BRIGADE DU FEU

Le nouveau chef de la brigade du feu de Montréal, M. Z. Benoit, est un homme encore dans la fleur de l'âge, énergique et aimé de tous par la franchise et la loyauté de son caractère.

M. Benoit est né à Saint-Rémi (P.Q.) Il vint tout jeune à Montréal, et, pendant cinq ans, servit comme pompier aux postes Nos 4 et 6.

En 1874, il fut appointé comme chef de police de Saint-Henri, où il s'est fait remarquer par sa bravoure et son sang-froid. Il était aimé de ses hommes qui étaient fiers de servir sous lui.

Nous avons lieu de croire que la brigade du feu sera réorganisée complètement. Et ce ne sera pas sans besoin.

MON PREMIER AMOUR

IL ÉTAIT un diable de club, tout de même, que le club des célibataires auquel j'avais l'honneur d'appartenir. Il fallait entendre le président débâter contre le sexe féminin, et il pouvait en parler avec connaissance de cause, car il portait encore le deuil de sa cinquième femme.

Je n'avais pas l'âge requis pour faire partie de ce club; toutefois, la protection d'un ami m'en ouvrit les portes, et une distraction peu galante m'en porta à la présidence.

Une jeune fille (de ma connaissance) me pria de l'accompagner à un concert donné à un théâtre bien connu de cette ville. Refuser, impossible; accepter, les règlements du club s'y opposaient. Je consultai le président, et après mûre délibération la permission me fut accordée, à condition cependant que je me tiendrais dans une froide réserve.

La musique était horrible, le chant faisait bailer, bref, dès le prologue je m'endormis. Les accords du *God save the Queen* me réveillèrent en sursaut. Je saisis mon paletot et, pour éviter l'en-

combrement, je sortis à la hâte, laissant là ma sémillante compagne.

Rendu chez moi je m'aperçus, mais un peu tard, que je n'étais pas allé seul au concert.

Cette horrible distraction, très mal vue dans le grand monde, me porta du coup à la présidence du club des vieux garçons.

.

Ah! je l'aime bien mon petit village, moi, j'aime aussi mes montagnes, la pelouse qui a vu mes premiers ébats. Chaque été, je boucle mes malles, et adieu la ville et sa fournaise ardente.

C'est pendant une de ces excursions que je fis la rencontre d'une..... oui, d'une charmante jeune fille de seize ans. Des cheveux d'un noir d'ébène, des yeux qui parlaient à l'âme et de plus portant le plus joli petit nom que jamais femme eut porté.

Je revins à Montréal, triste, mélancolique autant que peut l'être un amoureux désespéré. Je l'aimais, Elle, je tremble encore en pensant aux souffrances horribles que cet amour m'a fait endurer.

Je lui écrivis, lui avouant platement mon amour. La réponse ne se fit pas attendre: elle m'aimait aussi. Être aimé de la femme qu'on aime, c'est le comble du bonheur. Mais ce bonheur ne me rendit pas méchant. Dans mon ivresse, le monde me faisait pitié parce que le monde n'était pas aimé d'elle.

J'étais amoureux, et cependant j'étais toujours président du club des vieux garçons.

Si ma ruse était découverte, pensai-je souvent. Elle le fut un jour. Une lettre échappée par mégarde dévoila tout. Aussitôt une assemblée de tous les vieux garçons fut convoquée. J'y assistai, non au fauteuil présidentiel, mais au banc des accusés. Le vice-président fit une longue harangue. Il dévoila toute l'ingratitude de ma conduite, m'accabla des reproches les plus sanglants. L'indignation se lisait sur toutes les figures.

Je comprenais alors l'énormité de ma faute. Pendant deux ans, j'avais présidé une réunion de tout ce que comptait de plus noble, de plus sublime parmi les vieux garçons; et pendant ce temps j'étais amoureux! Horreur! Aussitôt un ukase fut lancé de par le monde annonçant à tous les célibataires de l'univers ma trahison et ma déchéance. Mon nom fut ajouté à la liste des traîtres. La chute était horrible, d'autant plus horrible que le poste que j'occupais était plus élevé.

Une consolation me restait. Je pourrais donc enfin l'aimer librement, ouvertement; je trouverais dans mon amour une consolation pour ma déchéance...

Hélas! je m'en rappellerai toujours... C'était un Vendredi Saint... une lettre arrive, c'était d'elle... enfin! enfin! Je m'enfermai dans mon bureau pour être bien seul; j'ouvris fiévreusement la lettre, et, pour en mieux savourer la lecture, j'allumai un cigare... Arrêtez, lecteurs, il y a de ces émotions qui font mourir. D'un bond je me levai; je coupai mon cigare en deux et en avalai une partie au risque de m'étouffer... Vingt fois je relus cette lettre. C'était bien écrit, tout était fini. Elle ne m'aimait pas.

Perdre le fauteuil présidentiel d'un club de vieux garçon et se voir rejeter par une femme, et cela dans l'espace de quelques semaines, c'était trop, bien trop. Ma colère ne faisait que s'accroître, moi, célibataire endurci, trompé par une femme, allons donc! Pourtant, c'était la vérité. Gourmandant mes subalternes, désobéissant à mes supérieurs, d'une humeur à tout briser, je fis tant que mon directeur faillit me chasser de l'établissement.

C'est dans cet état de surexcitation que j'écrivis à Elle une longue lettre. Il fallait lire cette lettre! Passant du grave au doux, du plaisant au sévère, j'invoquai, je pleurai, je suppliai. Elle a dû rire en la lisant; pourtant, si Elle avait su combien cette lettre m'avait coûté de larmes.

Je l'ai revue, Elle, depuis ce temps, mais..... bast! n'en parlons plus.

Voilà pourquoi, chers lecteurs, je ne suis plus président du club des célibataires et je suis toujours vieux garçon!

MAS.

Montréal, octobre 1888.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois d'OCTOBRE a eu lieu le 3 novembre, dans la salle de l'Union St-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant:

1er prix, No	14,373.....	\$50
2e prix, No.	1,953.....	25
3e prix, No.	26,904... ..	15
4e prix, No.	5,362.....	10
5e prix, No.	31 921.....	5
6e prix, No.	30,903.....	4
7e prix, No.	23,602.....	3
8e prix, No.	3,417.	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun:

79	6,784	11,211	16,294	21,583	26,296
521	7,227	11,271	17,010	22,094	27,467
791	7,285	12,211	17,017	22,153	28,043
1,076	7,735	12,437	17,186	22,348	28,230
1,603	8,483	12,912	17,224	22,611	28,266
1,710	8,821	13,138	17,830	22,738	29,132
3,673	8,964	13,676	17,859	22,932	29,167
4,049	9,394	14,262	18,697	23,025	30,128
4,279	9,832	14,285	19,234	23,291	30,334
4,416	9,933	14,473	19,386	23,346	30,439
4,474	10,043	14,600	19,428	23,645	31,177
4,657	10,314	15,167	20,271	24,775	31,247
4,817	10,372	15,689	20,610	25,580	31,750
5,150	10,852	16,178	21,075	25,784	31,964
6,498	11,146				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'OCTOBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

RAPIDITÉ DES ANNÉES

Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent; elles nous échappent en un instant, nous n'avons pas tourné la tête que nous nous trouvons par enchantement au terme fatal qui nous paraissait encore si loin et ne devait jamais arriver. Où sont nos premières années? que laissent-elles de réel dans notre souvenir? Pas plus qu'un songe de la nuit: nous rêvons que nous avons vécu, voilà tout ce qui nous reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis notre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine nous avons vu passer. Quand même nous aurions commencé à vivre avec le monde, le passé ne nous paraîtrait pas plus long ni plus réel. Tout passe avec nous et comme nous; une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent, les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement. Rien ne demeure, tout change, tout s'use, tout s'éteint. Nous nous hâtons de profiter des débris les uns des autres. Nous ressemblons à ces soldats insensés qui, au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer des ennemis, se chargent avidement de leurs habits: et à peine en sont-ils revêtus qu'un coup mortel leur ôte, avec la vie, cette folle décoration dont ils venaient de se parer.—MASSILLON.

Alexandre Dumas, fils, a crayonné ces quelques pensées sur l'album de la princesse de S...: "Dans la prospérité, le travail est un devoir; dans le malheur, c'est un refuge."

"Dieu pêche les âmes à la ligne, le diable avec un filet."

"Il y a des maisons où l'on a de l'esprit sans s'en douter; d'autres où l'on est bête malgré soi."

USAGES ET COUTUMES

(Suite)

LA CORRESPONDANCE

Pour écrire à ses amis, à ses connaissances, à ses fournisseurs, il n'est pas du tout indispensable d'avoir le talent de Fénelon ou celui de la marquise de Sévigné; toutefois, il est bon de posséder sa langue et de connaître l'orthographe. Lorsqu'on a reçu une bonne instruction primaire, il suffit d'un peu de pratique et d'attention pour donner à son style la clarté et la correction nécessaires.

Une belle écriture n'est pas de rigueur, non plus; mais on doit se donner la peine de former ses lettres pour être lu sans fatigue et sans ennui. "Une mauvaise écriture, dit Grote, est une des formes du mépris qu'on a pour autrui, car elle prouve qu'on attache plus de prix à son propre temps qu'à celui des autres." De cette maxime de leur compatriote vient, sans doute, cette excuse que font si souvent les Anglais au bas de leurs lettres: *Excuse this bad writing*. "Je vous demande pardon d'écrire si mal." Une bonne écriture est donc requise. J'ajouterai que, si l'on peut, avec du travail acquérir une écriture élégante, cela préviendra en faveur du correspondant.

Le papier—dont nous déterminerons plus tard le format, selon les circonstances—doit toujours être d'une netteté irréprochable. On affranchit les lettres que l'on envoie par la poste; il faut même s'assurer qu'elles ne dépassent pas le poids fixé, pour ne pas les exposer à recevoir une surtaxe de 3 cents, on mettra un timbre de 6 cents.

Nous parlerons aussi tout à l'heure des cartes-postales et des cartes-lettres. Mais toute lettre est enclose dans une enveloppe; cette petite recherche coûte peu de chose.

On n'attend pas que nous donnions des formules pour écrire à ses parents, à ses amis, le cœur est le seul maître à consulter, le meilleur conseiller à prendre pour exprimer ses pensées, peindre son affection, son respect, sa reconnaissance. Il faut écrire comme on pense, sans phrases, ce qui ne veut pas dire qu'on soit dispensé de certaines formes de la politesse, de la bienveillance, de l'amabilité, qui peuvent parfaitement glisser leur note. Même—et surtout—dans les correspondances entre parents. Nous nous bornerons à ces données générales, sans pouvoir préciser davantage; les habitudes familiales ou amicales variant avec chaque lecteur.

Nous dirons pourtant que si un de nos amis venait à monter quelques degrés de l'échelle sociale, au-dessus du nôtre, après l'avoir chaleureusement félicité soit de vive voix, soit par écrit, nous observerions dans nos relations ultérieures—lettres ou visites—une réserve un peu fière. Il serait de bon goût d'attendre, de cet ami, une manifestation nous indiquant qu'il n'a pas changé à notre égard, dans la position élevée qu'il a atteinte.

Lorsqu'on écrit à une personne de connaissance, on peut la traiter de "Cher Monsieur" ou de "Chère Madame," "Chère Mademoiselle." Bien que ces façons de s'annoncer semblent prêcher contre la grammaire, il serait tout à fait contraire à l'élégance d'écrire "Ma chère dame," "Ma chère demoiselle." Quant à "Mon cher Sieur," il viendrait à personne l'idée de s'exprimer de cette manière logique, mais inusitée et..... grotesque.

Pour ces mêmes personnes, on peut terminer sa lettre ainsi: "Veuillez recevoir l'expression de mes sentiments les meilleurs," "de mes affectueux sentiments," de toute ma sympathie," etc., etc., selon le degré, la durée, l'attrait des rapports établis. Plus familièrement, on finira: "Au revoir, cher monsieur, ou chère madame, croyez à mon vif attachement."

Depuis quelque temps on considère comme très chic de glisser un mot ou deux d'anglais dans les correspondances entre connaissances. On fait précéder sa signature du mot *Yours*, qui signifie

"Votre," "Tout à vous," etc. Cette locution britannique est souvent la manière d'achever—sans autre cérémonie—un court billet ou une carte postale. (Ce n'est qu'une mode).

Un homme ne manque pas à sa dignité, lorsqu'il introduit un mot de respect en écrivant à une femme, fût-il de beaucoup son aîné: "Mes sentiments respectueux," "mon attachement respectueux," "ma respectueuse sympathie"—pour une personne avec laquelle il est en relations.—A une étrangère, il dira: "Veuillez, madame, recevoir l'expression de tout mon respect." Cette formule n'est, bien entendu, employée qu'à l'égard d'une femme avec laquelle on est en rapport cérémonieux.

ANN SEPH.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Bouillon pour malade.—Pour le dégraisser, versez dans un plat et passez rapidement sur la surface un morceau de papier blanc bien propre. Employez plusieurs morceaux si nécessaire.

Filets de mouton grillés.—Parez dix ou douze filets de mouton, assaisonnez de sel et de mignonette, trempez-les dans du beurre, au moment de servir, faites-les griller d'une belle couleur, dressez les ensuite sur un plat autour de pommes de terre frites au beurre et assaisonnées. Servez très chaud.

Pâté à la crème de citron.—Une bollée de sucre pulvérisé, une cuiller à soupe de beurre, un œuf, le jus et l'écorce râpée d'un citron, une bollée d'eau bouillante et une cuiller à soupe de *cornstarch* délayée dans de l'eau. Brasez le contenu dans l'eau bouillante; battez le beurre et le sucre pour faire une crème, et versez le mélange bouillant de-sus. Après refroidissement, ajoutez le citron et l'œuf. Cuisez sans former de croûte au sommet.

Gâteau au biscuit de Savoie.—Proportions pour quatre œufs. Les jaunes doivent être battus avec une demi livre de sucre et un peu de sel jusqu'à ce qu'ils fassent une crème bien liée et blanche. C'est long à obtenir. On y ajoute alors un quart de fécule de pommes de terre ou de fleur de froment, avec un peu de zeste de citron ou de vanille, si on désire parfumer.—Les blancs, battus jusqu'à consistance très ferme, sont alors incorporés à cette pâte, puis on verse le tout dans un moule beurré, saupoudré de sucre. La cuisson—qui est à point très vite—à feu doux dans un four tiède, ou même dans la cendre, fait gonfler la pâte de moitié. Il ne faut donc emplir son moule qu'en conséquence et on laisse refroidir avant de démouler.

CHOSSES ET AUTRES

—En récompense des services rendus à la couronne anglaise dans l'Inde, lord Dufferin, ex-gouverneur du Canada, a été élevé par la reine du rang de comte à celui de marquis.

—L'ancien proverbe dit: "Vous ne pouvez pas retirer plus d'une bouteille que ce que vous y avez mis." C'est une erreur. On peut y prendre encore un gros mal de tête et d'estomac, et peut-être quelques jours de prison.

—Bien que l'impératrice de Russie ait sa maison pleine de couturières, elle confectionne elle-même presque tous les vêtements de ses plus jeunes enfants. Bel exemple pour les mères de famille qui osent à peine toucher à une aiguille de peur de se marquer les doigts.

—Il se vend annuellement à Chicago 1,560,000 barils de bière représentant 624,000,000 de verres de bière. En calculant la population de cette ville à 700,000, chacun boit par an 890 verres de bière, ou 24 verres par jour environ. Les propriétaires de saloons de Chicago paient chaque année aux brasseurs \$4,360,000.

— "Je sais que j'ai une veine de poé-

sie en moi, dit confidentiellement un jeune homme, à un rédacteur de journal, et tout ce que je veux c'est qu'on me donne la chance de la faire sortir. Que me suggérez-vous, monsieur? "Je pense que vous feriez mieux d'aller voir un médecin et de la faire lancer."

UN NOUVEAU PAIN.—M. le Dr Dujardin-Beaumetz a présenté, à l'Académie des Sciences, des échantillons d'un nouveau genre de pain fabriqué avec de la soya. La soya est une plante légumineuse, de l'Asie, mais qui se cultive actuellement en Autriche-Hongrie, notamment dans d'assez vastes proportions; elle fournit une farine très azotée. Le pain fabriqué avec cette farine renferme très peu de matières amylacées; son goût est agréable, et il est très digestif.

UN ROTI A L'ÉLECTRICITÉ.—On a célébré dernièrement à Berlin l'inauguration de la lumière électrique aux Linden. A la fin du banquet offert à cette occasion par la compagnie d'électricité, on a fait devant les invités une curieuse expérience. Un poulet a été mis à une broche que faisait tourner un courant électrique. A côté de la broche, dans une espèce de casserole métallique enveloppant le tout, se trouvait un système de fils, au travers desquels était dirigé un courant de 100 unités de lumière. La chaleur produite par l'électricité a été telle que le poulet s'est trouvé cuit à point en une demi-heure. Il faut bien ajouter que cette façon de rôtir les poulets à la lumière électrique n'est pas près d'être universellement mise en usage. En effet, sans compter les frais d'installation, on a dépensé pour quarante cents environ d'électricité. Mais ce n'est là qu'un premier essai et l'on espère arriver à des résultats beaucoup plus pratiques.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

Banque Ville-Marie

AVIS

Est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI POUR CENT (3½%) a été déclaré sur le capital-payé de cette institution pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau principal de la Banque, à Montréal, SAMEDI le PREMIER DÉCEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 21 au 30 Novembre prochain, ces deux jours inclusivement.

Par ordre du Bureau,

U. GARAND,
Caissier.

Montréal, 23 Octobre 1888.



Chester's Cure!

Pour la Toux
L'Asthme Rhumes
Bronchites Catharre
Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER,

461, rue Laguchetière, Montréal

Prix: grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50

BANQUE JACQUES-CARTIER

Avis est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque, à Montréal, le et après SAMEDI, le PREMIER décembre prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 19 au 30 Novembre inclusivement.

A. DEMARTIGNY,

Directeur, gt.

Montréal, 24 Octobre 1888.

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 26, rue Saint-Jacques, Montréal



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant 6 mois j'ai été malade d'une démancheaison et darthes aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les remèdes de J. E. P. Racicot, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No. 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du sauvage.

ARTHUR LAFERRIÈRE, typographe.
No 11, St-Etienne, Côteau St-Louis.

Vous trouverez les mêmes remèdes au No 25, rue Saint-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

Aux Vieilles Personnes!

Chez les personnes âgées le système nerveux est affaibli et il est absolument nécessaire de lui donner la force requise. Un de nos écrivains de la profession médicale des plus en renom, en parlant de la domination des rhumatismes chez les vieillards, dit: "Les douleurs variées, rhumatismales ou autres dont se plaignent souvent les vieillards et qui matériellement troublent leur bien-être ne sont que la conséquence du mauvais état des nerfs." Cela parle de soi; le médicament qu'il faut aux personnes âgées est un tonique puissant pour les nerfs. Ces personnes souffrent de constipation, de flatuosité, d'étourdissements, de diarrhée, d'indigestion, de rhumatismes, de névralgie, etc., etc.



Le Celeri Composé de Paine, ce fameux tonique pour les nerfs est presque un spécifique pour de tels troubles de l'économie, et par son grand pouvoir à réprimer les dérangements du foie, des intestins et des reins, il chasse tous les maux particuliers au vieil âge. Toutes les vieilles personnes trouvent que c'est un stimulant énergique qui donne appétit et facilite la digestion.

En vente chez les pharmaciens. \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00. Envoyez pour un journal de 5 pages où vous verrez plusieurs témoignages de la part de personnes nerveuses, débiles et âgées qui bénissent le Celeri Composé de Paine.

WELLS, RICHARDSON & CIE.,

MONTREAL, P. Q.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 447.—LOGOGRIFFE

Mon Tout, aussi bien que ma tête,
A des dents, mais non pas ma queue,
Car je suis bête par ma tête
Et j'ai des bêtes dans ma queue.
Parfois on fuit devant ma tête,
Parfois on fuit devant ma queue,
Parfois on poursuit ma tête
On la fourre dans ma queue.
Le villageois, homme de tête,
Veut à propos avoir ma queue
Et tâche d'attraper ma tête
Lorsqu'il prend mon Tout par la queue
Pour se défendre de ma tête.

SOLUTIONS :

No 446.—Le mot est : Poisson.

ONT DEVINÉ :

Mlle Joséphine Denault, Valleyfield ; Mlle Annie Deschênes, St-Epiphanie ; Numa Deslisle, Lowell (Mass.) ; Arthur et Xavier l'Islet ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; Alphonse Laverdière, Lévis ; Mlle M. Buteau, Lantire, Ad. Ménard, H. D. Barry, Mlle C. Léopas, Québec ; Mlle Mary Lefebvre, Mlle Emma Blanchet, Mlle Marie Germain, Mlle Eugénie Cinq-Mars, Arthur Giroux, A. Coallier, O. Landry, Ernest Brunel, Max. Dumouchel, Horace Dussault, Montréal ; J. Narcisse Cloutier, Alphonse Guérette, Lévis ; Madame Edm. Lafleur, Delle. S. Lapointe, Québec ; 'Un pêcheur en retraite,' rue Sherbrooke, T. T. Valiquette, Montréal ; E. N. Dupont, Sorel ; F. Duprez, Lachine ; Mlle N. Mongeon, St-Hyacinthe.

COURS PRIVE DU SOIR

7 1/2 à 9 HEURES

M. E. M. TEMPLÉ

Professeur à l'Académie Catholique Commerciale et à l'Ecole Normale

Dessin en tout genre, géométrie et perspective appliquée. Travaux à façon, rédaction et calligraphie d'adresses, ornements en tous genres. PRIX REDUITS.

Dessin appliqué à l'industrie : Lundi, Mercredi et Vendredi ; Dessin artistique : Mardi et Jeudi. Littérature, élocution française, etc. On peut se faire inscrire de midi à 1 heure et de 7 à 8 heures du soir, chez M. E. M. Templé, 230, rue Jacques-Cartier, près la rue Ste-Catherine.

Eau Minérale de Saint-Léon

MAL D'YEUX GUERIS

Lisez l'important témoignage suivant du Rév. N. Guéroul, ministre de l'église d'Angleterre, Berthier, Can., qui parle par lui-même :

Je recommande fortement l'Eau de St-Léon pour le mal d'yeux ; elle m'a rendu un grand service pour cette maladie.

N. GUEROUT
Montréal, 19 septembre 1886.

Circulaires contenant d'importants certificats envoyez gratis sur demande.

LA CIE. D'EAU DE SAINT-LÉON

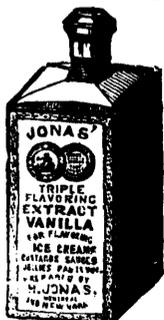
54, CARRÉ VICTORIA

A. POULIN, gérant, Montréal

Téléphone 1432

N. B.—Pour la dyspepsie ou l'indigestion buvez l'eau après chaque repas, et pour la constipation, prenez-la avant le déjeuner.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collofortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & C^{ie}

10-RUE DE BRESOLES-10

(BÂTISSÉS DES SŒURS) MONTREAL

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18-RUE SAINT-LAURENT-18
MONTREAL

9558



Il existe un abîme grand comme le monde entre les extraits de bœuf, et le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est le grand favori. Les autres extraits ne produisent pas de nourriture, mais le Johnston's Fluid Beef est de la viande pure.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

Chaises, Fauteuils, Divans, Sofas et autres morceaux dépareillés

NOUVEAUX DESSEINS RECUS DE NEW-YORK

W.M. KING & C^{ie}.

1652, RUE CRAIG. 652

SIROP

Anti-Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

Frank Leslie's Illustrated, le plus des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

ALLEZ CHEZ DE LORIMIER

Pour vos Corps, Caleçons et Gants d'Hiver. Vous trouverez à ce magasin un assortiment des plus complets à très bas prix.

1700, RUE NOTRE-DAME

P. S.—Chaussette en laine écossaise, valeur extra, à 25 cents.

Loterie Nationale!

CLASSE D.

Tirages : troisième mercredi de chaque mois

LE DIX-HUITIÈME TIRAGE MENSUEL AURA LIEU

MERCREDI, 21 Novembre 1888

A DEUX HEURES P. M.

VALEUR DES LOTS

\$50,000

Gros lot : un immeuble de \$5,000

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Immeuble de.....	\$5,000	\$ 5,000
1 —————	2,000	2,000
1 —————	1,000	1,000
4 Immeubles de.....	500	2,000
10 —————	300	3,000
30 Ameublements de.....	200	6,000
60 —————	100	6,000
200 Montres d'or de.....	50	10,000
1000 Montres d'argent de...	10	10,000
1000 Services de toilette de..	5	5,000

2,307 lots valant..... \$50,000

\$1.00 LE BILLET

Le Secrétaire : S. E. LEFEBVRE
Bureaux : 19, St-Jacques, Montréal, Canada.

N. B.—L'administration de la Loterie attire l'attention de ses clients sur les importants changements opérés dans la nomenclature des lots et les informe en même temps qu'elle discontinue la Deuxième Série (billets de 25 cents).

SCENE DANS LE GRAND MAGASIN DE CHAUSSURES DE

Grand Assortiment de Souliers chauds



En FUTRE pour l'hiver, etc., etc.

FOGARTY & BROS.

COIN DES RUES ST-LAURENT ET STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 10 novembre 1888

GUET-APENS

PREMIÈRE PARTIE

LE SURSIS

DORLAT raconta naïvement ses entrevues infructueuses. Bourreille l'écouta sans l'interrompre. Quand il eut fini :

—Alors, tu as besoin de six mille francs.

—Oui. Demain, on commence les poursuites.

—Eh bien, je vais te les donner, tes six mille francs.

—Vraiment, tu ferais cela ?

—Parbleu ! Est-ce que nous ne sommes pas presque parents ? Est-ce que mon fils n'épousera pas bientôt ta Lucienne ?

Il se leva péniblement et se dirigea vers la chambre noire.

—Viens, dit-il, prends une bougie, j'ai fait murer les fenêtres à cause des voleurs, vois-tu.

—Tu as bien fait.

Et quand ils furent dans la chambre, Doriat, n'osant pas croire encore à son bonheur :

—Ainsi, tu consens ? tu consens ?

—Il me semble que j'en ai l'air.

Des larmes vinrent aux yeux du brave Doriat. Il tira son mouchoir, s'essuya, puis, n'y tenant plus :

—Ecoute, dit-il, je veux t'embrasser et je veux que tu me pardonnes les mauvaises idées que j'ai eues sur toi.

—Je te pardonne. Embrasse-moi.

Le mouchoir de Michel Doriat était tombé par terre. L'horticulteur avait cru le remettre dans sa poche. Il ne s'en aperçut pas, très occupé qu'il était, à ce moment, à recevoir les liasses de billets de cent francs que lui tendait Bourreille.

—Compte, dit le fermier, il doit y avoir six mille francs !

—Ça y est, mon vieux, je les ai comptés. Ah ! que je suis content !

—Et moi aussi, puisque je te vois heureux.

Ils revinrent dans la cuisine.

—Je vais te faire un reçu, dit Doriat, c'est trop juste que je reconnaisse te devoir ce que tu viens de me prêter.

—Non, mon vieux, non, pas de reçu. Rien que ta parole. Et si je meurs, tu rendras cet argent à mon fils, à ta fille.

—Cependant, Bourreille, si je meurs, moi.

—Pas de reçu, te dis-je. Je ne veux pas ça. Tu me dis que je t'ai injurié, mon brave Michel, je veux te prouver que ce n'est pas ma faute, non, là, vraiment, ce n'est pas ma faute !

—Soit, ce sera comme tu l'exiges.

Doriat quitta les Bernadettes et revint à la maison. A son air joyeux, sa femme devina qu'il avait réussi. Elle se jeta à son cou, laissant couler ses larmes.

—Qu'est-ce que je te disais ? Tu as l'argent, je parie.

—Six mille, tends ton tablier.

—Ah ! comme j'avais raison ! Raconte-moi tout.

Il fallut qu'il refit dix fois le même récit. Et la bonne femme répétait à chaque mot :

—Nous sommes sauvés ! Nous sommes sauvés !

Le lendemain, Doriat était à peine levé, à peine avait-il commencé de travailler au milieu de ses plantes et de ses fleurs, que Lucienne, effarée, les yeux rouges, se précipitait vers lui :

—Mon père ! M. Bourreille...

—Eh bien, quoi, qu'y a-t-il ?

—Retrouvé tout à l'heure chez lui, mort, assassiné.

Doriat laissa échapper sa bêche. Il ne croyait pas, mais la nouvelle était déjà connue de tout le pays. Il n'eut qu'à sortir de son jardin et à se trouver dans la rue pour se convaincre que ce n'était pas un mensonge. Les détails abondaient. Claudine avait parlé. Le matin, il fit comme tout

Lucienne avait attendu un instant sur le seuil, un moment interdite. Mais par la porte entre-baillée, elle aperçut Gauthier qui, pour la première fois, s'éloignait du cadavre de son père. Alors elle surmonta son émotion et entra.

—Que voulez-vous ? interroge le juge, que demandez-vous ?

Elle ne répond pas. Gauthier l'a reconnue, il lui tend la main. Et dans le profond silence on n'entend que les deux jeunes gens qui pleurent. Doriat s'était penché vers M. de Moraines.

—C'est ma fille adoptive, la fiancée de Gauthier.

Ceux qui sont là respectent cette douleur navrante. Montmayeur s'est assis dans l'ombre d'un coin de la pièce, vaguement éclairé par les deux bougies. Il s'est assis lourdement, quand il a vu entrer Lucienne, ses mains tremblent, ses doigts se tordent, ses yeux sont troublés et son regard ne se détache pas de la jeune fille. Ce n'est pas la première fois qu'il la rencontre. Il la connaît, il l'aime ardemment. Elle le sait. Il le lui a écrit,

mais elle n'a pas achevé sa lettre et n'a jamais répondu. Lui, l'homme fort, à cette faiblesse, il aime ! Et il aime d'un amour qui l'emplit tout entier, contre lequel vainement il se débat, qu'il a essayé d'écarter avec ironie et qui, en dépit de lui est revenu toujours victorieux et tout puissant. Et en voyant Lucienne pleurer dans les bras de Gauthier, en l'admirant plus belle encore par ses larmes, la jalousie lui tord le cœur dans ses doigts de fer. Il pense, soudain, à une phrase échappée au magistrat, son ami, tout à l'heure, devant le cadavre : " Les assassins ont beau être très forts. Il se trouve toujours quelque petite faiblesse par où nous les pinçons. "

Cela le fait frémir, car il se voit tout petit devant son amour qui commande. Son esprit, son intelligence, sa terreur, lui crient : " N'aime pas, c'est ton salut ! " Son cœur répond : " Aime, c'est ta perte ! "

Et il aime ! Lentement, Gauthier et la jeune fille se dirigent vers la chambre de la victime. L'enquête les intéresse peu, en cet instant. Ils ne pensent qu'à Bourreille. Ils le pleurent. Il leur semble que c'est une profanation, de le laisser ainsi, abandonné dans ces ténèbres et ils vont le rejoindre. Tout à coup Lucienne repart. Elle allume une chandelle, détache du buis bénit trempé dans un vase, accroché à la muraille, pose la chandelle sur une chaise, près du cadavre, et jette de l'eau bénite



Elle ne répond pas. Gauthier l'a reconnue, il lui tend la main.—Page 13, col. 3

le monde. Il s'en alla aux Bernadettes, mais la porte était gardée, il n'entra point.

—On a voulu le dévaliser, c'est sûr, dit-il, quelle catastrophe !

Et il repensait à son entrevue de la veille, à ce pauvre homme qu'il avait vu bien vivant, qui lui avait rendu service, et qui gisait maintenant, là-bas, le crâne fendu. Cela ne le surprit pas beaucoup, vers le soir, quand le commissaire de police vint le chercher, il le suivit docilement. Mais Lucienne n'avait pas voulu le laisser partir seul. Elle accompagnait son père adoptif. Et comme Doriat s'y refusait :

—Gauthier doit être aux Bernadettes. Je veux le voir. Il doit être désespéré, malade de chagrin, il m'aime, ma présence le consolera, mes paroles le reconforteront.

Lorsque Doriat était entré dans la cuisine. Lu-

sur le corps, en croix. Les larmes de Gauthier redoublent. De la cuisine les magistrats et les autres suivent cette scène si simple et si touchante, et dans la crainte de troubler cette douleur et ce respect du mort, M. de Moraines néglige d'interroger Doriat. Gauthier et Lucienne ne pensent plus qu'il y a auprès d'eux des étrangers qui les regardent et qui les écoutent. Peu leur importe. Ils sont tout à eux-mêmes. Et c'est comme en rêve que Gauthier entend les douces paroles que Lucienne murmure à son oreille :

—Gauthier, mon Gauthier, ne pleurez pas, ne vous désolez pas, cela me fait tant de mal. C'est un terrible malheur, Gauthier, inattendu, immérité, la justice vengera votre père. Je sais bien que rien ne peut vous consoler, ni vous arracher l'esprit de ce triste spectacle ; pourtant, Gau-

thier, souvenez-vous que je vous aime de tout mon cœur, de tout mon amour, souvenez-vous que je vous aime depuis longtemps, et si profondément que jamais, entendez-le bien, Gauthier, jamais je n'aurai d'autre amour que celui-là. Toute ma vie est à vous, cher Gauthier, prenez-la, faites d'elle ce que vous voudrez.

—Oh ! Lucienne, si quelque chose pouvait adoucir ma peine, ce serait de vous sentir près de moi, en ces heures douloureuses. Moi aussi je vous aime et moi aussi j'ai mis ma vie en vous. Et, devant mon pauvre père qui ne peut plus, hélas, nous voir et nous entendre, je jure, Lucienne, que je n'aurai jamais d'autre femme que vous.

Il lui prit les deux mains, les réunit sous son baiser et ses larmes brûlantes mouillèrent les doigts de la jeune fille.

—Comme ils s'aiment ! murmura Montmayer.

Car il entendait ce qu'ils disaient, et si vaguement éclairés qu'ils fussent, il ne perdait pas un de leurs gestes. Puis, Gauthier et Lucienne restèrent silencieux, ayant les mains réunies, priant, abîmés dans leur désespoir. M. de Moraines fit un signe à Michel Doriat.

—Approchez-vous. J'ai différentes questions à vous faire.

—Je suis tout à votre service.

—Vous connaissez Bourreille depuis longtemps ?

—Amis d'enfance, monsieur le juge.

—Il y a longtemps que vous l'avez vu pour la dernière fois ?

—Hier.

—A quelle heure ?

—Huit heures du soir. Claudine pourra vous le certifier.

—Je le savais.

—Alors, fit Doriat avec un bon gros rire, si vous le saviez, c'était bien inutile de me le demander.

—Vous étiez venu les jours précédents aux Bernadettes ?

—A différentes reprises.

—Dans quel but ?

Doriat, ici, eut une hésitation. Son visage marqua quelque ennui. Il resta silencieux.

—Pourquoi ne répondez-vous pas ?

—C'est que cela me déplaît de raconter mes affaires en public.

—Je vous engage à me dire la vérité.

—D'abord, je ne comprends pas trop pourquoi vous m'adressez toutes ces questions. Que j'ai vu ou que je n'ai pas vu Bourreille avant sa mort, qu'est-ce que cela peut vous faire.

—Cela a beaucoup d'intérêt pour moi, encore plus pour vous.

—Pour moi ? Je ne comprends pas davantage. Enfin, ça m'est égal, après tout. Je suis un honnête homme. Et l'on peut être gêné dans ses affaires sans perdre pour cela l'estime des autres. Je suis venu voir Bourreille à plusieurs reprises parce que, le sachant devenu riche tout à coup, je voulais lui emprunter de l'argent.

—Et Bourreille a refusé ?

—Non. Il a consenti.

—Tout de suite ?

—Hier, à ma dernière visite.

—Voilà qui est singulier.

—Non c'est bien simple, au contraire. Il n'avait pas toute sa raison, depuis quelque temps. Cet héritage l'avait rendu fou. Alors il ne me reconnaissait pas, moi son ami. Hier, il était plus calme. Il m'a reconnu, il a compris ce que je lui demandais et il m'a prêté six mille francs.

—C'est, en effet, d'une somme de six mille francs qu'il est parlé dans les lettres que vous avez écrites à Bourreille et que nous avons retrouvées dans notre perquisition. Dans ces lettres, vous reprochez amèrement à votre ami sa dureté à votre égard. Vous l'injuriez presque, lui disant qu'il n'a pas de cœur, qu'il n'est qu'un avare, qu'il vous perd par son refus, qu'il en sera puni et qu'il lui arrivera malheur.

—C'est vrai, fit Doriat, j'ai écrit tout cela. Liés comme nous l'étions depuis l'enfance, ses refus m'avaient exaspéré.

M. de Moraines fit appeler Claudine qui attendait dehors.

—Hier soir, avez-vous vu Bourreille après le départ de Doriat.

—Oui, monsieur.

—Vous a-t-il parlé d'un prêt qu'il venait de faire ?

—Non. Il n'a fait là-dessus aucune allusion.

—Etiez-vous à la ferme, au moment où Doriat est parti ?

—Oui, mais je ne l'ai pas vu s'en aller. J'étais à l'écurie.

Claudine s'éloigna, sur un geste du juge, mais elle murmurait :

—Pourquoi me demande-t-on tout cela ? Qu'est-ce qu'on lui veut, à ce brave homme ?

M. de Moraines continua d'interroger l'horticulteur. Montmayer n'écoula plus que distraitemment. La présence de Lucienne le bouleversait. Puis une dernière crainte en lui : Que se passerait-il pendant la nuit ? Qui resterait auprès du cadavre pour veiller ? Et pendant les longues heures de la nuit qui commence, ne viendra-t-il pas à l'idée de Lucienne, de Gauthier ou de Claudine, de déranger cette table ? Alors, il serait perdu. Une haine luit dans ses yeux. Un regret non du crime commis, un regret horrible, celui de ne s'être pas assuré que Bourreille était vraiment mort ! Alors, plus rien à craindre ! Il jouissait en paix du fruit de son crime. Il était à l'abri des soupçons, à l'abri des poursuites. Tandis que maintenant, qu'arriverait-il ?

—Vous étiez dans une situation d'affaires très critique ? demandait le juge à Doriat.

—Mon Dieu, oui, puisqu'il faut tout dire ; dans la journée on avait présenté un billet de six mille francs et je n'avais pas les premiers sous pour le payer.

—De telle sorte que si Bourreille ne vous avait rien prêté hier, aujourd'hui vous auriez été poursuivi ?

—Je l'avoue. Mon créancier s'est montré intraitable.

—Avez-vous que ce prêt tombait fort à propos ?

—Oh ! oui. Pauvre Bourreille ! Pauvre vieux !

—Qu'avez-vous fait de cette somme ?

—Je l'ai envoyée dans la journée à Virlouvot en le priant de retirer le billet de chez l'huissier.

—Hier soir, après que, selon ce que vous prétendez, Bourreille vous eut donné cet argent, vous n'êtes pas revenu aux Bernadettes ?

—Non, ah ! si j'avais su, j'aurais passé la nuit près de lui, je l'aurais défendu, mais on ne peut pas deviner ces choses-là.

—Le souhait de votre lettre s'est réalisé : vous lui prédisiez qu'il lui arriverait malheur !

—Ne me reprochez pas cela, monsieur le juge, j'en suis tout chagriné à présent.

—Il est un peu tard.

—Non, puisque la réconciliation s'est faite entre Bourreille et moi.

—Qui me le prouve ?

—Le prêt de six mille francs, parbleu !

—Qui me prouve qu'on vous les a prêtés ?

—Et où les aurais-je trouvés ? Ce n'est pas dans mon œil ?

—Voyant qu'ils vous étaient refusés, il est possible que vous les ayez pris.

—Hein ? répétez ?

—J'ai dit. C'est inutile, vous avez entendu.

—Mais, regardez-y donc à deux fois, vous, fit, Doriat en redressant sa haute taille et les yeux brillants de colère, vous avez l'air de me prendre pour un voleur.

—Trêve de mots.

Le juge lui présenta la tige de fer qui avait servi au meurtre et à l'effraction des deux portes.

—Connaissez-vous cet instrument ?

—Oui, dit naïvement Doriat, c'est une pince.

—Je vous demande si vous le connaissez comme vous appartenant ?

Doriat parut très surpris. Il ne comprenait pas. Il prit la tige de fer, l'examina de près, puis tout à coup, avec horreur :

—Mais, dit-il, il y a du sang, il y a des cheveux.

—Le sang et les cheveux de Bourreille.

—Ah ! c'est avec cela qu'on l'a assassiné ! Pauvre vieux ! Pauvre vieux !

—Cet instrument vous appartient-il ?

—Non. J'ai une pince à la maison, mais plus petite.

M. de Moraines lui tendit le mouchoir à carreaux jaunes et bleus.

—Et ceci, le reconnaissez-vous ?

Doriat s'en empara vivement.

—Tiens, mon mouchoir ; je me suis aperçu ce matin que je l'avais perdu. Où l'avez-vous retrouvé ?

—Il vous appartient !

—J'en ai deux douzaines comme celui-là. Du reste, regardez les initiales M. D., Michel Doriat, c'est ma femme qui les a marquées, en rouge, en rouge, en...

—Il s'arrêta, interdit, devant le regard froid et ironique du juge. Le commissaire de police aussi le considérait singulièrement.

—Eh bien, quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? bégayer le malheureux. Qu'est-ce que vous avez à m'examiner comme une bête curieuse ?

Ce fut un moment de silence presque religieux. Lucienne et Gauthier eux-mêmes se rapprochèrent. Ils devinaient qu'il se passait autour de Doriat quelque chose de grave. Quoi ? Ils ne savaient pas encore. Quant à Montmayer, il fermait les yeux pour qu'on ne surprit point l'inférieure joie qu'il ne pouvait dissimuler. M. de Moraines parla. Sa voix parut vibrer comme un coup de cloche.

—Ce mouchoir, dit-il, entourait la poignée de cette pince, lorsque nous l'avons retrouvée près du cadavre. Il est taché de sang, le sang de Bourreille. La pince a servi au meurtre et au vol. Comment expliquez-vous la découverte de ce mouchoir, qui vous appartient, dans la chambre où a eu lieu l'assassinat, entourant, pour donner plus de vigueur sans doute, l'instrument même qui a servi à commettre ce forfait ?

—Je ne sais pas, balbutie le pauvre homme, je ne sais pas du tout.

—Il faut répondre.

—Mais puisque je ne sais rien. J'ai perdu mon mouchoir. Je m'en étais aperçu. Où l'ai-je perdu ? Peut-être bien ici, sûrement ici, dans ma visite que j'ai faite à Bourreille. Mon Dieu, mais vous n'allez pas croire que je suis un voleur et un assassin, je suppose ?

—Je vous demande une explication claire et précise.

—Je ne puis rien dire de plus.

Gauthier et Lucienne s'avancèrent, se tenant par la main. Ils paraissaient en proie à une violente émotion.

—Monsieur, dit Gauthier, je suis le fils de la victime, et j'adorais mon père. Ma voix a donc ici de l'autorité. Vous faites fausse route en pressant de questions ce brave homme, le père adoptif de celle qui va être ma femme. Il ne peut venir à la pensée de personne que Doriat a volé et tué mon père. Je vous prie donc de le laisser partir. Lui faire une question de plus dans le sens de celles que vous lui avez adressées déjà serait une injure sanglante, une injure presque ridicule, étant donné le caractère, la réputation et la probité de Doriat.

—Merci, Gauthier, fit l'horticulteur, merci de ce que tu viens de dire, mais il n'est pas possible que l'on m'accuse, tranquille-toi, M. le juge se sera mal expliqué, probablement.

—Ce que j'ai dit, monsieur fit le magistrat en s'adressant, non à Doriat, mais à Gauthier, est l'expression de ma pensée. Je ne puis rien contre les indices que je découvre. Je demande qu'on me les explique. S'ils restent inexplicables, ma défiance s'éveille. De la défiance au soupçon, du soupçon à la certitude, il n'y a pas loin.

—De la défiance contre Doriat, c'est impossible !

—Veuillez, monsieur, me permettre de continuer mon enquête.

M. de Moraines avait parlé avec fermeté. Gauthier s'inclina et rentra dans la chambre lugubre. Avant de l'y suivre. Lucienne s'approcha de son père adoptif, lui mit les bras autour de son cou et l'embrassa de toutes ses forces.

—Comme il faut peu te connaître, toi si bon et si franc, pour te soupçonner ! dit-elle.

Et elle s'éloigna, sur un signe de M. de Moraines. Mais, bien qu'ils fussent dans la chambre, près du mort, les deux jeunes gens ne priaient plus, ils écoutaient. Le juge disait :

—Je veux que vous vous rendiez compte de l'extrême gravité de la situation où vous vous trouvez. Ce mouchoir vous appartient et a servi

à commettre le crime ; sa découverte soulève directement contre vous la présomption d'assassinat suivi de vol.

—C'est indigne, encore une fois et, comme le disait ma fille, il faut ne pas me connaître. Est-ce qu'il n'y a pas de moyen de vous prouver que je suis un honnête homme, incapable même de mentir ?

—Si le moyen existe.

—Quel est-il ? Est-il à ma portée ?

—Certes !

—Quel qu'il soit, dès lors, j'en userai. Indiquez-le moi.

—Vous prétendez que Bourreille avait refusé, les premières fois, de vous prêter de l'argent, puis finalement, hier, il vous a remis les six mille francs dont vous aviez besoin.

—C'est la pure vérité.

—Prouvez-le.

—Comment ? Je n'ai que ma parole.

—Il est inadmissible que Bourreille, après de nombreuses sollicitations de votre part, vous ait remis pareille somme, directement, sans témoins, sans exiger au moins de vous un reçu. Ce reçu, c'était sa sécurité, son recours contre vous ou vos héritiers, en cas de mort. Lui avez-vous signé un reçu ?

Doriat baissa la tête. Il était très pâle. Il comprenait qu'en effet sa situation devenait critique et que le hasard avait réuni contre lui des indices très graves. Un moment le pauvre homme était faible, un moment, il perdit la tête, déconcerté, épouvanté par l'inextricable série de questions dans le réseau desquelles il s'agitait sans pouvoir en sortir, il perdit la tête, et comme la vérité ne lui avait pas réussi jusque-là, il tenta de se s'échapper par un mensonge. Et il murmure d'une voix saccadée par la peur, par l'émotion, pendant que ses gros doigts de travailleur tremblent beaucoup et que des larmes emplissent ses bons yeux.

—Mais oui, un reçu ; c'était tout naturel.

—Ah ! vous avez signé à Bourreille une reconnaissance des 6,000 francs qu'il vous prêtait ?

M. de Moraines respire, soulagé, sourit avec bonté.

—Tant mieux, j'en suis vraiment heureux, dit-il. Vous avez une honnête figure et il m'eût été si pénible de m'être trompé sur votre compte et de rencontrer un assassin là où je croyais trouver un brave homme ! Pourquoi diable aussi ne le disiez-vous pas ?

—C'est que, je... ne savais pas ! dit l'infortuné dont la sueur mouille le front et qui, pourtant, commence à entrevoir le salut, ce salut qu'il doit à un mensonge.

Mais l'espérance est courte. Bientôt reprennent ses angoisses. Le juge demande :

—Comment était libellé ce reçu ?

Il cherche : il faut qu'il invente. Puisqu'il a entrepris de mentir, il faut qu'il soutienne son mensonge. Il est troublé : il ne sait quoi répondre.

—Vous ne vous rappelez pas ! fit M. de Moraines.

—J'ai si peu de mémoire.

—Tâchez de vous souvenir.

Et Doriat le front baissé, les yeux mi-clos murmure :

—C'était un reçu semblable à tous les autres. Il portait :

“ Je soussigné, Michel Doriat, reconnais devoir à Bourreille la somme de six mille francs, à moi prêtés par lui de la main à la main, ce jourd'hui 5 mai 1870.”

—Et c'était tout ?

—Oui, monsieur, absolument tout, fait Doriat.

Il attend. Que va demander le juge ? Va-t-on le renvoyer ?

—Où Bourreille a-t-il placé ce reçu ?

—Je l'ignore.

—Il a dû le mettre, devant vous, dans un tiroir quelconque ?

—Il l'avait encore à la main lorsque je suis parti.

M. de Moraines se tourne vers Gauthier, dans l'autre chambre, et élevant un peu la voix :

—Savez-vous où votre père rangeait ses papiers d'affaires ?

—Dans la commode de la chambre à coucher.

—Nous avons fouillé tous les tiroirs et nous n'avons rien vu.

—Vous aurez mal cherché, fit Doriat d'une voix sourde.

—Après tous, c'est possible.

Et M. de Moraines fit un signe au commissaire de police. Celui-ci disparut dans la chambre à coucher. Il y resta un quart d'heure cherchant, furetant à la lueur de la lampe. Dans le silence de la ferme on n'entendait que des froissements des papiers qui passait entre ses mains. Montmayeur était inquiet. Il ne soupçonnait point les angoisses de Doriat ; il ne pouvait deviner que par timidité, disons le mot par lâcheté, le pauvre diable avait eu recours à un mensonge ; il croyait donc qu'il avait dit la vérité et que le reçu existait.

—Ce reçu, murmurait-il, changerait complètement l'affaire. Cela mettrait Doriat hors de cause.

Le commissaire de police reparut.

—Je n'ai rien trouvé, dit-il sûrement, il n'y a rien.

—C'est impossible, bégaya Doriat.

—C'est comme cela ; cherchez vous-même !

—Alors, Bourreille l'aura jeté, égaré, brûlé !

—Oh ! oh ! et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Je ne sais pas, moi, je ne sais pas, mais pour sûr que...

Sa gorge étranglée par la honte, par la peur, ne laissa plus passer les paroles. Il tomba sur une chaise et se mit à pleurer. M. de Moraines ne le quitta pas des yeux. Il dit :

—Doriat, avouez que ce reçu n'existe pas et n'a jamais existé.

Les pleurs de Doriat redoublèrent. Puis, tout à coup, il frappa un grand coup de poing sur la table où écrivait le juge. L'encrier et le papiers sautèrent.

—Eh bien, oui, c'est trop bête, après tout, je vais tout vous dire, j'ai menti et je n'aurais pas dû, là, je n'aurais pas dû.

—Vous avouez !

—Oui, là, j'avoue !

—Vous avouez avoir assassiné Bourreille et avoir volé ces six mille francs que vous prétendiez tenir d'un prêt ?

—Moi, j'avoue cela ! cria Doriat hors de lui. Mais, non d'un tonnerre, vous êtes donc fou !

—Alors qu'avouez-vous ?

—Que j'ai menti en disant que Bourreille m'avait demandé un reçu ; non, il ne m'a rien demandé, voilà la vérité, j'ai voulu, moi, lui signer une reconnaissance, il n'y a pas consenti. Il m'a dit : “ J'ai confiance en toi. J'ai été dur pour toi, ces temps derniers, en te refusant. C'est bien le moins que je me fasse pardonner. ” Il n'a jamais voulu, je le jure

—Pourquoi mentiez-vous, tout à l'heure ?

—Pourquoi ? pourquoi ? Est-ce que je sais, moi ! J'ai eu tort. Voilà ce qu'il y a de sûr !

—Répondez, pourquoi mentiez-vous ?

—Parce que vous me posez un tas de questions auxquelles je ne peux pas répondre. Parce que j'ai eu peur d'être accusé de ce vol, de ce crime, moi, moi un honnête homme, alors j'ai cru qu'un mensonge me dégagerait. C'était une porte de sortie que vous me teniez vous-même ouverte. J'ai essayé de sortir. Oui, j'ai eu tort de penser cela et d'avoir recours à un mensonge ; mais je ne suis pas coupable, tout le monde vous le dira.

M. de Moraines répliqua gravement.

—Michel Doriat, vous allez me suivre à Versailles.

—Impossible, monsieur le juge, ma femme m'attend.

—Je vous mes en état d'arrestation.

—Moi ? moi ? Ah mon pauvre bon Dieu !

Terrifié, la bouche béante, les yeux largement ouverts comme ceux d'un fou en plein accès, Doriat regardait M. de Moraines.

M. de Moraines, debout, rangeait ses papiers. Le commissaire de police donna des ordres aux gendarmes, qui s'étaient tenus constamment sur le seuil. Ils passèrent les menottes aux mains de Doriat. Il se laissait faire, oubliant même de résister.

—En route !

Et devant les groupes de paysans effarés qui le reconnaissent malgré l'obscurité de la nuit, et

qui chuchotent ; il traverse, entre les gendarmes, la cour de la ferme et gagna la route de Saint-Cloud. Il marche la tête basse, les oreilles bourdonnantes, sans pensée ; il ne voit pas clair et il trébuche, contre toutes les pierres du chemin. A la ferme, le magistrat, ses papiers en ordre, est prêt à partir. Montmayeur s'approche de lui :

—Veux-tu dîner chez moi ?

—Merci. Il faut que je vois le procureur impérial dès ce soir.

Il va sortir. On l'arrête. Il se retourne. C'est Gauthier. C'est Lucienne. Tous les deux sont tremblants. Et Lucienne, les mains jointes, pouvant à peine parler :

—Monsieur, ce n'est pas possible, vous ne croyez pas mon père capable d'avoir commis un pareil crime ?

—Monsieur dit Gauthier, je me porte garant de sa probité.

Le magistrat ne répond pas. Il a seulement un geste de compassion pour les jeunes gens. Mais il le retiennent toujours ; ils insistent. Alors, il dit :

—J'ai fait mon devoir. A Doriat de se disculper !

—Mais c'est infâme.

—Je n'y puis rien.

Et il s'éloigne, rapidement, pendant que Lucienne tombe dans les bras de Gauthier, évanouie. Dans la vaste cuisine de la ferme, il n'y a plus qu'eux deux, et Montmayeur dans le fond, Montmayeur qui n'ose s'éloigner, parce qu'il frémit à la pensée qu'il laisse derrière lui l'inscription vengeresse de Bourreille.

—Monsieur, dit-il à Gauthier, avez-vous besoin de moi ? Vous pouvez disposer de ma personne.

—Merci, monsieur, merci. Jevous sais gré. Je ne demande qu'une chose : rester seul, ici, auprès de mon père.

Rester seul ! Voilà ce que Montmayeur ne voudrait pas ! Cependant Lucienne, ranimée par les soins de Gauthier, reprend connaissance. Elle se soulève. Elle pleure. Son regard, soudain, tombe sur le chimiste et elle a un mouvement instinctif de recul, comme à l'aspect d'un être venimeux. Ce mouvement, Montmayeur l'a compris. Et son cœur s'est tordu dans l'angoisse. Il l'aime tant ?

—Je m'en vais, dit-il, je m'en vais !

Et il s'enfuit. Mais bientôt il ne pense plus à Lucienne. C'est la phrase lugubre qu'il aperçoit là-bas, dans les ténèbres, comme une menace suprême, comme un cri d'accusation et de vengeance ! Comment faire ? Et il a beau chercher, il ne peut rien, rien ! Il est obligé d'attendre, dans l'inaction. Car il ne veut pas quitter la France, non. C'est une partie de vie ou de mort qu'il a jouée. Il gagnera ou perdra. Mais il tiendra tête au danger jusqu'au bout. Il rentre à la fabrique. Son frère frissonne en le voyant pâle et défait. Dans la cheminée de la salle à manger, toujours flambe un grand feu. Le fiévreux présente à la flamme ses longues mains amaigries.

—Qu'es-tu devenu, depuis ce matin ? que se passe-t-il ?

Jean de Montmayeur s'assied. Il éprouve soudain, après tant de mortelles émotions, une fatigue énorme de tous les membres. Il essuie son front. Et c'est après un long, très long silence qu'il répond à Georges, avec un froid sourire :

—J'ai aidé la justice dans son enquête, j'ai essayé avec elle de découvrir le coupable.

Mais il ne dit rien à son frère de ses épouvantes secrètes. Et comme Georges le regarde avec stupeur, il ajoute :

—Nous avons réussi, du reste, et l'assassin est arrêté.

Le malade se lève brusquement.

—Que dis-tu ?

—La vérité. Il paraît que l'assassin de ce pauvre Bourreille est Doriat, l'horticulteur. Qui s'en serait douté ?

—Mais il a fallu des indices, des preuves.

—On en a trouvé, des preuves, et de concluantes, même.

—Ainsi, tu laisses planer des soupçons sur un innocent ?

—Eh ! pardieu, fait Jean avec brutalité, c'est même ce qui pouvait m'arriver de plus heureux !

Et son dur regard lui pèse sur le fiévreux le

force au silence. Georges, depuis longtemps, n'a plus de volonté. La maladie, la faiblesse ont tué en lui toute énergie. Il s'est habitué à ne penser que par son frère, à n'agir que par son frère. Il n'a plus assez de ressort pour se soulever, indigné, contre l'abomination de ce crime et il en devient, peu à peu, malgré lui, complice. C'est en vain qu'au fond de sa pauvre âme son honnêteté se révolte. Il faut qu'il courbe la tête. Il a peur de la maladie, il a peur de la solitude, il a peur de mourir. Et que deviendrait-il sans son frère ? C'est Jean qui le fait vivre. Jean qui peut-être lui rendra la santé en lui permettant de se soigner comme on le lui ordonne ! Jean parti, c'est la ruine complète, c'est la misère atroce, c'est le lit d'hôpital, avec la mort, au bout de tout cela, la mort banale, cruelle, dans l'isolement, au milieu de l'indifférence, si ce n'est de la curiosité. Non, non, il en était effrayé, et il n'osait rien dire, devant cet assassin, devant ce voleur, devant ce cynique. Il retourne vers le foyer qui flambe et les mains entre ses genoux qui grelottent, il regarde pétiller la braise. Jean, ce soir-là, ossaya vainement de manger. Il remonta aussitôt dans son cabinet de travail, et se mit à la fenêtre, comme il avait fait le matin même.

—Que se passe-t-il là-bas, dans la chambre noire des Bernadettes ?

A quoi tient sa vie pourtant ! A cette table renversée qui cache la dernière pensée de Bourreille ! A ce coin de mur ! Il ne quitte pas sa fenêtre de toute la nuit. L'aube le retrouve à la même place, les yeux fixés sur les Bernadettes. Il descend, longe la ferme sans rien voir, traverse le village encore endormi. Il rôde dans la campagne, en proie à une impatience nerveuse. Quand le soleil est levé, il est de retour aux Bernadettes. Il ne pense pas que sa venue aux environs de la ferme, à cette heure si matinale, peut paraître étrange. Il aperçoit Claudine. Il voudrait l'interroger. Un reste de prudence l'en empêche. Il revient à la fabrique. La journée se passe. M. de Moraines, de retour, continue son enquête, non plus à la ferme, mais dans le village. Montmayeur se tranquillise. Si l'inscription était découverte, il serait déjà arrêté. C'est encore une journée de répit. Mais demain, après-demain, les autres jours, ce sera la même terreur, les mêmes angoisses ! Comment y échapper ?

Dans Garches, M. de Moraines continue son enquête. Il a fait une perquisition chez Doriat et il a trouvé Marie Doriat, Lucienne, et les deux fils dans le plus sombre désespoir. Il a recueilli dans cette perquisition les lettres pressantes de Virlovet, le créancier, datées de quelques jours et une dernière lettre datée de la veille, 6 mai, accusant à Doriat réception des six mille francs, avec promesse de retirer le billet déjà entre les mains de l'huissier. Et c'était tout. Seulement l'enquête à laquelle il se livre dans le village amène devant lui un petit homme, le père Brécourt, rond, rouge, jofflu et guilleret, tout sautillant et ne tenant pas en place. Le père Brécourt, rentier, commissionnaire en vins retiré des affaires, habite à Garches une jolie maisonnette voisine de celle de Doriat. Il raconte au magistrat :

—Dans la nuit du 5 ou 6 mai, c'est-à-dire avant-hier, je me trouvais à Paris et j'ai pris le train de onze heures pour revenir à Saint-Cloud. De Saint-Cloud à Garches à pied, vous le savez, il n'y a guère que vingt minutes. J'étais donc chez moi à minuit. Comme je ne m'endormais pas, je me suis mis à fumer ma pipe à la fenêtre de ma chambre à coucher qui donne sur le jardin de l'horticulteur Doriat. Il n'y avait peut-être pas cinq minutes que j'étais là, que j'aperçus Doriat sortant de chez lui et se promenant dans son jardin. Cela m'a surpris, parce que en général, chez le voisin, les persiennes sont fermées à neuf heures et tout le monde se couche en même temps que les poules. Il s'est promené ainsi pendant un quart d'heure, puis je l'ai vu avec étonnement sortir du jardin par la porte à claire-voie du fond qui donne sur la campagne.

Le magistrat demanda :

—L'avez-vous vu rentrer ?

—Non. Je suis resté encore cinq minutes à prendre l'air, puis, comme ma pipe était finie, j'ai fermé ma fenêtre et je me suis couché.

Cette déposition était grave. L'heure de cette sortie de Doriat coïncidait avec celle du crime. M. de Moraines se promit d'interroger Doriat à ce sujet. Que s'était-il passé aux Bernadettes pendant la nuit ? Gauthier, près duquel Lucienne était restée longtemps encore, avait veillé auprès du cadavre de son père, seul avec Claudine qui n'avait pas voulu dormir. Dans la soirée, très tard, M. de Moraines revint à la ferme, confronter avec le cadavre le pauvre Doriat, ramené de Versailles et qui vraiment par son air abattu, sa honte, ses yeux rouges, ressemblait bien à un coupable.

Mais depuis la veille, Doriat avait tant pleuré qu'il n'avait plus de larmes. Devant Bourreille toujours étendu par terre, il eut seulement un haut-le-corps nerveux. M. de Moraines signala le permis d'inhumation. Le lendemain, Bourreille était enterré. Gauthier resta quelques jours aux Bernadettes, puis repartit pour Grignon, laissant la garde de la maison à Claudine. Il avait revu Lucienne tous les jours.

—Je ne puis pas croire Doriat coupable, avait-il dit. Il est victime de hasards étranges réunis contre lui. Ces hasards finiront par s'expliquer, mais ce n'est pas là qu'il faut chercher l'assassin.

Et Lucienne, dont les yeux brillaient d'une singulière énergie :

—Non, mon père ne peut pas être coupable, mon père ne peut pas être un assassin. Et cet assassin, si la justice ne le trouve pas, je le découvrirai, moi.

—Vous, Lucienne !

—Moi.

—Avez-vous donc quelques soupçons ! Et alors dites-le moi, confiez-vous à moi, je vous en conjure.

—Non, Gauthier, je n'ai de soupçons sur personne et j'espère que M. Doriat nous reviendra bien vite. Mais si la justice le garde, je chercherai, et je trouverai, n'en doutez pas. Et du même coup, Gauthier, je vengerai votre père en même temps que je vengerai le mien.

Les jours s'écoulèrent. La justice ne lâchait pas sa proie. Les indices étaient devenus preuves. Doriat ne pouvait se défendre. Il n'expliquait rien : ni le mouchoir retrouvé autour de la pince ; ni les six mille francs destinés à couvrir sa dette à Virlovet, ni sa sortie nocturne, racontée par le père Brécourt. Doriat fut renvoyé en cour d'assises. On sait ce qu'il en advint. Il fut condamné à mort. La cour de cassation rejeta son pourvoi. Le recours en grâce eut le même sort. Et la nuit de l'exécution était arrivée ! Et Montmayeur, par une sinistre ironie du sort, Montmayeur avait fait partie du jury qui avait condamné Doriat. Et le sort, cruel jusqu'au bout, dans sa suprême inconscience, l'avait nommé chef du jury ! Dans le long martyre de ces douloureux débats de la cour d'assises, il avait vu plus d'une fois Doriat tourner vers lui des regards suppliants, des regards de pauvre bête sans défense, ou de chien que l'on fouette. Ces regards disaient :

—Sauvez-moi, puisque ma vie dépend de vous ! Sauvez-moi, puisque je suis innocent.

VI

Personne de chez les Doriat n'avait voulu assister aux débats de la cour d'assises. Ils étaient bien découragés, ces pauvres gens, mais malgré leur profond désespoir, une dernière espérance luisait en leur âme : Doriat serait acquitté, faute de preuves suffisantes. Aussi lorsqu'ils apprirent par des habitants de Garches, revenus de Versailles, que l'horticulteur était condamné à mort, ils se regardèrent hébétés, sans comprendre, refusant de croire à la possibilité d'une aussi abominable injustice. Au milieu de tous ces désespérés, Lucienne, les yeux sombres et les sourcils froncés, gardait seule un peu de calme. Elle était faite d'énergie et de bravoure, cette jeune fille, et souvent ses frères lui disaient, en riant :

—Tu n'es pas de notre temps. Tu sembles dépassée, au dix-neuvième siècle. Tu étais née pour accomplir de grandes choses, et non pour vivre de notre vie bien tranquille, sans jamais d'accrocs ni de secousses.

Et elle avait répliqué, riant comme eux :

—C'est vrai, je me sens beaucoup de courage. Si les secousses dont vous parlez arrivaient jamais, si des malheurs survenaient, je crois que j'y résisterais et que je ne perdrais pas mon sang-froid, mais mieux vaut que nous soyons toujours heureux ; mieux vaut n'avoir pas besoin de mettre à l'épreuve mon courage. Le sommeil de l'esprit a du bon.

Elles étaient venues, les secousses. Il était veu, le malheur. Et Lucienne se disait :

—A quoi me sert tout mon courage ? Je ne puis même pas consoler ma mère adoptive, ni mes frères ! A quoi me sert-il de me sentir intelligente et forte ! Je ne puis rien pour sauver ce pauvre père innocent qui va peut-être payer de sa vie le crime d'un autre. Le crime d'un autre ! Il y a au monde un homme qui a assassiné et volé, qui sera doublement assassin puisqu'il laisse à sa place condamner un innocent, et cet homme, il reste inconnu, on ne le soupçonne pas. Quel est-il ? où se cache-t-il ? Qui sait s'il n'habite pas Garches, si je ne le rencontre pas quelquefois ? Qui sait si je ne le connais pas, et si peut-être je ne lui adresse pas la parole, qui me le dira ? Qui me le montrera ? Sans mon père adoptif, je ne serais rien, moi, qu'une mendicante, par les chemins, par les grandes routes, vagabonde, traînant une affreuse détresse. Cette vie honorée et heureuse, c'est à Doriat que je la dois. Il a le droit de la réclamer pour lui et de m'en demander compte. Il est juste que je la lui consacre. Eh bien ! je ne prendrai pas de repos qu'il ne soit sauvé. Je ne m'arrêterai pas avant d'avoir vengé le père de Gauthier !

Comme les autres, elle avait espéré, jusqu'à la fin, que Doriat serait acquitté. Cette condamnation capitale l'épouvanta.

—Peut-être est-il trop tard ? arriverai-je à temps ?

Mais que se proposait-elle ? Voulait-elle refaire l'enquête ? Aboutira-t-elle ? Elle se heurtait à d'insurmontables difficultés, à quelque chose d'énorme, comme le vide et l'immensité, comme l'infini de la mer. Et elle se trouvait toute petite. Il y avait déjà deux jours que Doriat était condamné.

—L'empereur lui fera grâce, disait-on.

C'était encore une espérance, cela, mais bien faible. Puis, la grâce ne lui rendrait pas l'honneur. Au lieu de la mort, les travaux forcés à perpétuité. Et encore, était-il certain de l'obtenir cette grâce ? Non.

La nuit du troisième jour, Lucienne, couchée dans son petit lit à rideaux blancs, ne dormait pas. Elle pensait à Doriat. Et l'éternelle question, l'éternelle problème se posait à son esprit :

—Comment faire ? Dieu ne m'enverra-t-il pas quelque secours ?

Tout à coup il lui sembla que l'on frappait à la porte de la rue. Elle crut s'être trompée. On frappa de nouveau. Elle se dressa dans son lit et écouta. Plus rien. Était-on parti ? La chambre de la jeune fille donnait sur la rue, au rez-de-chaussée. On n'avait pas frappé bien fort. Elle seule avait dû entendre. Marie Dorat, qui couchait au premier étage, dormait peut-être, fatiguée, brisée, surprise par le sommeil au milieu de ses larmes. Les persiennes étaient fermées sur la fenêtre. La jeune fille entendit qu'on frappait doucement aux persiennes. Et une voix appelait, mais avec précaution :

—Lucienne ! Lucienne !

—C'est Claudine, murmura la jeune fille, que veut-elle donc ?

Elle se lève, ouvre la fenêtre, se penche. Elle ne s'est pas trompée. C'est bien sa sœur. Elle tremble. Elle paraît être dans une agitation extrême !

—Lucienne, je t'en prie, laisse-moi entrer, je crois que je vais me trouver mal.

—Qu'as-tu donc ? que se passe-t-il ?

—Je te dirai tout dans un instant.